

DI

4465 o

112765

S. c.

165.

330 p

S. C.

165

00

1/2

P

Tit

Repr

Et

Pa

lliv

hez

def

A



LES
PHILOSOPHES,
COMÉDIE,

EN TROIS ACTES, EN VERS.

Représentée pour la première fois par les Comédiens
François ordinaires du Roi, le 2 Mai 1760.

Par M. PALISSOT DE MONTENOY,
de plusieurs Academies.

Le prix est de trente sols.



A PARIS,

chez DUCHESNE, Libraire, rue S. Jacques, au-
dessous de la Fontaine S. Benoît, au Temple
du Goût.

MDCCLX.

Avec Approbation & Privilège du Roi.



ACTEURS.

CYDALISE,	Mlle Dumefnil.
ROSALIE,	Mlle Hus.
DAMIS,	M. de Bellecour
VALERE,	M. Grandval.
THEOPHRASTE,	M. Brifard.
DORTIDIUS,	M. Dubois.
MARTON,	Mlle. Dangevill
CRISPIN,	M. Préville.
M. PROPICE, <i>Colporteur,</i>	M. Durancy.
M. CARONDAS,	M. Armand.

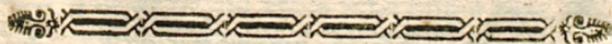
La Scene est à Paris.



PRÉFACE
DE LA
COMÉDIE
DES
PHILOSOPHES.



A PARIS,
Chez l'Auteur de la Comédie.



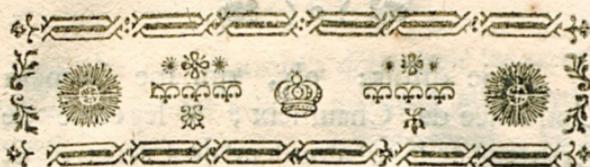
M, DCC. LX.

PRÉFACE
DE LA
COMÉDIE
DES
PHILOSOPHES.



A PARIS
Chez l'Auteur de la Comédie.

M. DCC. LXXV. 2148



P R É F A C E
DE LA COMÉDIE

D E S

PHILOSOPHES,

O U

L A V I S I O N

DE CHARLES PALISSOT.

Et le premier jour du mois de Janvier de l'an de grace 1760. j'étois dans ma chambre, rue basse du Rempart, & je n'avois point d'argent,

Et Madame ** ne me payoit plus, parce que je ne lui étois plus bon à rien, & je ne pouvois plus vendre *** parce que je l'avois déjà vendu plusieurs fois.

)*(2

Et

Et je disois: oh, qui me donnera l'éloquence de Chaumeix, la légèreté de Berthier & la profondeur de Fréron, & je ferai une bonne Satyre contre quelqu'un de mes Bienfaiteurs, & je la vendrai 400. Francs, & je me donnerai un habit neuf à Pâques;

Et je roulois ces pensées dans mon esprit, & j'entendis une voix qui m'appelloit par mon nom, & je fus saisi de crainte, car j'ai peur même quand je suis seul, & la voix me rassura & me dit:

Je t'ai choisi entre mille pour sanctifier le Théâtre de la Comédie Française, pour en faire une Ecole de Religion & pour y combattre la Philosophie, comme on y a combattu le ridicule jusqu'à ce jour,

Et la comédie deviendra un spectacle d'édification, & les Capucins y enverront leurs Novices, & les Supérieurs de Séminaire leurs jeunes Clercs, & la dévotion sera reconciliée avec le Théâtre, comme on l'a déjà *reconciliée avec l'esprit*;

Et

Et on connoitra désormais les dévots à leur assiduité à la Comédie & aux applaudissemens qu'ils te prodigueront, & les hommes irréligieux & Philosophes au mépris, qu'ils feront de ta piece & de tes admirateurs;

Et tu peindras de couleurs odieuses la Philosophie, & tu accuseras les Philosophes de n'avoir ni mœurs ni probité, d'exciter la sédition & de hair le Gouvernement, & je ferai taire en ta faveur les Loix qui proscrivent la calomnie;

Et tu grossiras les fautes du petit nombre de ceux qui dans des ouvrages métaphysiques ont poussé trop loin la liberté de penser & tu envenimeras même ce qu'ils auront dit de vrai;

Et tu persuaderas à tes spectateurs que les hommes ressemblent toujours à leurs livres, parceque tu gagnerois encore à n'être pas plus décrié que tes ouvrages;

Et tu donneras à entendre que tous ceux qu'on appelle Philosophes ont les

mêmes opinions, afin que les fautes d'un seul rendent tous les autres odieux;

Et le nom de Philosophe sera une injure en François, & lorsqu'on voudra nuire à quelqu'un on dira qu'il est homme de lettres, & on se gardera bien de choisir des hommes instruits & des Philosophes pour remplir les grandes places de l'administration,

Et pour nommer aux places des Académies on ne demandera pas quels sont les ouvrages des Candidats, mais quel est leur Confesseur, & on mettra un tronc & un bénitier à la porte de la Salle & les discours de réception seront des Sermons contre *l'incrédulité*,

Et on fera venir des Colonies de Moines Espagnols & Portugais pour ramener la simplicité de la foi & la pureté des mœurs des siècles d'ignorance, & pour extirper l'orgueil de la Philosophie, & on établira plusieurs Tribunaux de la sainte Inquisition,

Et on n'imprimera rien qui ne soit approuvé par douze Docteurs en
Théo-

Théologie de Conimbre ou de Salamanque & par quatre Inquisiteurs;

Et il y aura chaque année un bel *auto-da-fé* où on brûlera à petit feu un certain nombre de gens de Lettres pour le salut & l'édification des autres;

Et lorsque la lumière odieuse de cette maudite Philosophie sera tout à fait éteinte & que tous les hommes célèbres qui sont aujourd'hui parmi vous se seront dispersés en Hollande, en Prusse, en Angleterre, vous vous réjouirez & vous direz:

*Enfin tout Philosophe est banni de céans,
Et nous n'y vivrons plus qu'avec d'honnêtes gens.*

Et ce sera ta Comédie qui aura produit ces grandes choses;

Et je dis à la voix comment s'accomplira ta parole, car j'ignore le théâtre; je n'ai de célébrité que par *les grands Philosophes* sur lesquels j'ai fait *mes petites Lettres*. Ma Tragédie de *Zarés* n'a été qu'au second Acte, on a oublié jusqu'au

)* (4 nom

nom de mes *Tuteurs*, & pour avoir fait à Nanci ma Piece des *Originaux* qui est ignorée jusqu'à ce jour, peu s'en est fallu qu'on ne m'ait chassé d'une Académie;

Et la voix reprit: ne crains rien, je serai, avec toi & je donnerai un heureux succès à ta Piece, & Maître Aliboron, dit Fréron, de l'Académie d'Angers, t'aidera dans ton travail, & l'Auteur des *Cacouacs*, que j'ai inspiré, & Abraham Chau-meix, & l'Auteur de l'Apologie de la St. Barthélemy, que j'ai appelé mon fils, & l'Auteur du Discours qui sera prononcé le 10. Mars à l'Académie Française;

Et vous recueillerez toutes les épi-grammes des Préfets du College de Clermont, & toutes les déclamations du Journal de Trevoux, & toutes les injures de l'année littéraire & toutes les délicateffes des *Cacouacs* & tous les arguments de la Gazette ecclésiastique, & toutes les faillies de tes caillettes, & tous les traits d'éloquence des Mandements;

Et

Et vous prendrez une intrigue commune, & vous mettrez quelques scenes les unes auprès des autres, & ces scenes seront ou des raisonnemens vagues, ou des injures grossieres, ou des personnalités révoltantes, & vous appellerez cela les *Philosophes*;

Et tu liras ta Piece qui ne sera pas ta Piece à Monseigneur l'Evêque D* avant qu'on la joue, & il la trouvera très *édifiante*;

Et la Cour & la Ville voudront voir ta Comédie, & la foule y sera plus grande qu'aux premieres représentations de Zaïre, & on y doublera la garde, & il se vendra vingt mille exemplaires de ta Piece imprimé,

Et on verra une grande Dame bien malade désirer pour toute consolation avant de mourir d'assister à ta première représentation, & dire: *c'est maintenant, Seigneur, que vous laissez aller votre servante en paix, car mes yeux ont vu la vengeance.*

)*(5

Et

Et cette grande Dame fera un legs pieux par son testament pour acheter à perpétuité tous les billets de parterre aux représentations de ta Comédie, & ils seront distribués pour l'amour de Dieu à des gens qui s'engageront à applaudir, & pour être encore plus sûr de leurs suffrages tu feras dire finement par un de tes Acteurs *que l'ancien goût tient encore au parterre.*

Et bien que ta Piece soit sans intrigue & sans intérêt, qu'elle soit triste & affligeante, mes serviteurs applaudiront aux méchancetés que tu y auras prodiguées, & nous rendrons les gens instruits ridicules & les Philosophes odieux.

Et je dis à la voix: je suis dans ta main comme l'argile est entre les mains du Potier, mais les Magistrats ne voudront pas permettre que ma Comédie soit représentée, ni que ce genre de spectacle s'établisse dans ma nation; les Comédiens ne voudront pas la jouer, & si elle est représentée je cours fortune d'être assommé par quelqu'un de ceux que j'aurai insulté.

Et

Et la voix reprit: prends confiance, j'applanirai devant toi toutes les difficultés; des hommes puissans protégeront ta Piece & s'en cacheront, & on s'écartera pour toi seul des loix ordinaires de la Police, & on ne permettra pas de jouer l'hypocrisie & le scandale & la friponnerie & l'ignorance & les sottises, &c. mais seulement la Philosophie.

Et les Comédiens aimeront mieux l'argent que l'honneur, & ils n'attendent pas qu'on les force à jouer ta Piece, & si quelqu'un de leurs camarades leur représente qu'ils vont perdre l'estime & l'amitié des gens de Lettres qui les honoroient, ils trouveront bon que tu insultes sur leur théâtre même à ce censeur indiscret, & tu feras dire à tes Acteurs que ces fripons de Philosophes ont trouvé un parti jusques parmi les Actrices;

Et pour te rassurer contre la correction que tu dois craindre, parce que là où les loix se taisent, la violence reprend ses droits: j'endurcirai ton dos comme la bourse des chameaux de Madian & d'Epha & ta peau comme celle des Onagres du désert;

Et

Et si tu fais ainsi mes volontés quoique tu ne fais que le moindre des littérateurs, tu deviendras tout d'un coup célèbre, & on te montrera au doigt, & on dira: voilà l'Auteur de la Piece des Philosophes, le voilà, parce que j'ai choisi ton petit esprit pour confondre le génie, & ton ignorance pour décrier le savoir;

Et les honnêtes gens ne voudront pas plus te recevoir dans leurs maisons qu'avant ta Comédie, mais ils demanderont qui tu es, & ce que tu faisois avant de faire ta Piece *des Philosophes*?

Et on leur racontera comment tu es natif de Nanci, & comment tu as fait de bonne heure de petits ouvrages & de grandes friponneries,

Et comment tu as fait une Comédie en Lorraine, où tu as mis sur la scene une femme respectable par sa naissance & par ses talens, & un Philosophe dont tu n'es pas digne de dénouer les cordons des souliers, & comment les honnêtes gens de ton pays ont voulu te faire chasser de l'Académie

mie

mie de Nancy, & comment le Philoso-
phe que tu avois insulté & que tu insulte-
ras encore a été ton intercesseur,

Et comment tu as fait des satyres con-
tre des personnes qui te recevoient chez el-
les, & comment tu as volé tes associés au
privilege des Gazettes étrangères, & com-
ment tu as volé une caisse qui t'étoit con-
fiée, & comment tu as fait banqueroute,

Et comment tu as fait abjurer le
Christianisme à un de tes camarades dans
une partie de débauche, & comment tu as
fait de ta maison un mauvais lieu, & com-
ment ***** &c.

Et comment Maître Aliboron, dit
Fréron, de l'Academie d'Angers, t'a trou-
vé propre à seconder les grands desseins
& t'a pris dans son trou pour abboyer
avec lui & pour insulter aux talens & au
génie.

Et

E tous tes autres faits & gestes, ainſi qu'ils feront un jour écrits au livre des grandes chroniques de Biſſètte;

Et lorsqu'on aura remué les ordures de ta vie, on s'étonnera de te voir devenu tout à coup l'Apôtre des mœurs & le défendeur de la Religion, & on demandera comment un homme, qui n'a ni Religion, ni mœurs, ni probité, oſe-t-il parler de probité, de mœurs & de Religion, & tu répondras que la foi couvre la multitude des péchés, & qu'il vaut mieux être frippon qu'incrédule, & crapuleux que Philoſophe, & on trouvera ta répoſe bonne;

Et ſi on te demande qui t'a envoyé, & qui t'a ordonné d'écrire ta Comédie, tu diras que c'eſt moi, & je vais me faire connoître à toi, & deſſiller tes yeux;

Et la voix ceſſa de parler, & je ſentis comme un nuage ſe diſſiper de devant mes

mes prunelles, & je vis une petite femme vêtue d'un habit de différentes couleurs, & elle avoit une ancienne coëffure de la fin du règne de Louis XIV. & elle tenoit un filet dans sa main droite & dans sa gauche un chapelet, & de son bras pendoient par des cordons des croix de différents ordres, des Bâtons de Commandement, des Mortiers, beaucoup de Mitres, des Brevets de toute espece, & une grande quantité de Bourses,

Et elle faisoit beaucoup de grimaces,

Et elle avoit les yeux baissés, regardoit en dessous & derriere elle avec inquiétude.

Et je la voyois grandir sensiblement pendant que je la regardois, & je conjecturai que dans peu de temps elle seroit forte & puissante;

Et sur son front étoit écrit: *la dévotion politique;*

Et

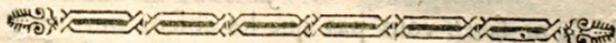
Et je me prosternai à ses pieds,
 & elle me donna une de ses bourses,
 & elle mit sa main sur ma tête, &
 je me sentis animé de son esprit, &
 je me mis à écrire ma Comédie des
 Philosophes, comme il s'en suit,



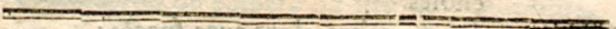


LES

PHILOSOPHES,
COMÉDIE.



ACTE PREMIER.



SCENE PREMIERE,

DAMIS, MARTON.

DAMIS.



on, je ne reviens pas d'un semblable
vertige.

Rompre un hymen conclu!

MARTON.

Tout est changé, vous dis-je.

DAMIS.

Mais encor?

A 2

MAR-

MARTON.

Mais encor, vous êtes Officier;
Notre projet n'est pas de nous mésallier.
Nous voulons un Mari taillé d'une autre étoffe;
En un mot, nous prenons un Mari Philosophe.

DAMIS,

Que me dis tu, Marton?

MARTON.

Je vous étonne fort;
Mais ne savez-vous pas que les absens ont tort?
Trois mois ont opéré bien des Métamorphoses:
Peut-être dans trois mois verrons nous d'autres
choses.

Vous pourrez reparaître alors avec succès;
Mais jusques-là, néant. En dépit du procès
Qui devait se finir par votre Mariage,
Sans appel aujourd'hui la pomme est pour le
sage.

DAMIS.

Le moyen que-l'on change ainsi dans un moment!

MARTON.

Toute Femme est, Monsieur un animal chan-
geant.

On pourrait calculer les jours de Cydalise
Par les différents goûts dont son ame est éprise:
Quelquefois étourdie, enjouée à l'excès,
D'au-

D'autres fois sérieuse, & boudant par accès;
 Coquette, s'il en fut, en sauvant le scandale,
 Prude à nous étourdir de son aigre morale;
 Courant le Bal la nuit, & le jour les Sermons;
 Tantôt les Beaux Esprits, & tantôt les Bouffons.
 C'étoit-là le bon tems. Mais aujourd'hui que
 l'age

Fait place à d'autres mœurs, & veut un ton
 plus sage,

Madame a depuis peu réformé sa maison,
 Nous n'extravaguons plus qu'à force de raison.
 D'abord on a banni cette gaité grossière,
 Délices des Traitans, aliment du Vulgaire;
 A vos soupés décens tout au plus on sourit.
 Si l'on s'ennuie, au moins c'est avec de l'Esprit.
 Quelquefois on admet, au lieu de Vaudevilles,
 De savans Concertos, de grands airs difficiles;
 Car il faut bien encore un peu d'amusement.
 Mais notre fort, Monsieur, c'est le raisonne-
 ment.

Quelque tems, dans le cercle, on parla Politi-
 que;

Enfin tout disparut sous la Métaphysique.

DAMIS.

Quelque chargé que soit ce bizarre tableau,
 Je livre Cydalise aux traits de ton pinceau;
 Je m'en rapporte à toi. Mais que fait Rosalie?

MARTON.

Ce que nous faisons tous, Monsieur; elle s'ennuie.

DAMIS.

Aux vœux de mon Rival son cœur s'est-il rendu?

MARTON.

Non, ce cœur est à vous. L'Amour l'a dé-
fendu

Contre tous les projets d'un Rival téméraire ;
Mais votre sort dépend de l'aveu d'une Mere,
Enforcélée au point que n'ai plus d'espoir.
Pardonnez-moi ce mot ; je vois comme il faut
voir.

DAMIS.

Elle fut mon Amie, & je me flatte encore...

MARTON.

Le Bel Esprit, Monsieur, est tout ce qu'elle
adore.

C'est une maladie inconnue à vingt ans ;
Mais bien forte a cinquante. Encore avec le
tems,

On pourrait espérer un retour de sagesse,
S'il en était quelqu'un contre cette faiblesse,
Quand à certains degrés elle a fait des progrès,
Dans les commencemens, moi-même j'espérais ;
Mais sachez tous vos maux & ceux qui vont les
suivre.

Entre nous...

DAMIS.

Hé bien? Quoi?

MAR-

MARTON.

Madame a fait un Livre.

DAMIS.

Bon!

MARTON.

Qui même à présent s'imprime *incognito*.

DAMIS.

Quelque brochure ?

MARTON.

Non : un volume *in-quarto*.

DAMIS.

Je lui conseille fort de garder l'anonyme.

Mais, dans ces beaux Esprits que Cydalise
estime,

N'en est-il donc aucun assez droit, assez franc,
Pour lui montrer l'excès d'un travers aussi
grand ;

Pour la défabuser ?

MARTON.

Eux ! ils se moquent d'elle ;

Ils ont tous conspiré de gâter sa cervelle ;

Sur-tout votre Rival. Comme il connaît son
goût,

Il ne se borne pas à l'applaudir en tout ;

Il la fait admirer par Messieurs ses semblables,

Tous Charlatans adroits, & Flatteurs agréables,

A 4

Ravis

Ravis de présider dans la Société,
 D'y porter leurs erreurs, & faisant vanité
 De dominer ici sur un esprit crédule,
 Qu'ils ont l'art d'aguerrir contre le ridicule.

DAMIS.

Et ce font-là, dis-tu, des Philosophes?

MARTON.

Oui;
 Du plus grand air encor. Paris en est rempli.
 Mais pour établir mieux leur crédit chez Ma-
 dame,
 Et pour mieux pénétrer jusqu'au fond de son
 ame,
 Ils nomment aux emplois vacans dans la mai-
 son.
 Leur choix, toujours guidé par la saine raison,
 Quel qu'il soit, à Madame est toujours sûr de
 plaire.
 Je soupçonne pourtant un certain Secrétaire,
 Reçu par Cydalise à titre de Savant,
 De n'avoir d'autre emploi que celui d'intrigant,
 De receler un fourbe, & d'être ici pour cause;
 Mais enfin, tôt ou tard, j'éclaircirai la chose.

DAMIS.

Quel motif as-tu donc pour en juger si mal?

MARTON.

On je me trompe fort, ou c'est votre Rival
 Qui pour servir ses feux ici l'impatronise.

DA-

DAMIS.

Quel homme est-ce ?

MARTON.

Un fripon affectant la franchise,
 Et pourtant, m'a-t-on dit, natif de Pézenas,
 Titré du nom pompeux de Monsieur Carondas,
 Reconna pour Savant, du moins sur sa parole,
 Tout hérissé de Grec & de termes d'Ecole,
 Plaçant à tout propos ce bizarre jargon,
 Et nous citant sans cesse Homere ou Lycophon.

DAMIS, *riant.*

Ha, ha, ha, ha, ha, ha.

MARTON.

Je peins d'après nature.

DAMIS.

Ce Monsieur Carondas est de mauvaise augure;
 Mais avec ton secours & celui de Crispin...

MARTON.

Quoi! Crispin est ici?

DAMIS.

Vraiment oui. Mon dessein,
 Etait de vous unir; tu le fais, & j'espère
 Que tu me serviras de ton mieux.

A 5

MAR-

MARTON.

Laissez faire.
Crispin est fort adroit ; j'en tirerai parti.

DAMIS.

Je compte sur tes soins.

MARTON.

Oh ! Monsieur, comptez-y,
Je déclare la guerre à la Philosophie.

DAMIS.

Je te devrai, Marton, le bonheur de ma vie.
Mais... ne puis-je un moment ? ...

MARTON.

Ah ! je vous vois venir,
Tenez, Monsieur ; l'Amour a sù vous prévenir :
On vient ; c'est Rosalie.

SCENE II.

ROSALIE, MARTON, DAMIS.

DAMIS.

Après trois mois d'absence,
Quand je reviens ici, guidé par l'espérance,
Réclamer une foi promise à mon ardeur,
On m'apprend qu'un rival, jaloux de mon bonheur,

O

Ose me disputer le seul bien où j'aspire,
 Qu'avec lui, contre moi, votre mere conspire.
 Ah! rassurez du moins mon cœur desespéré.

ROSALIE.

Doutez-vous que le mien en soit moins pénétré?

Je vois avec douleur ce changement extrême,
 Je souffre autant que vous; mais enfin je vous aime.

A ce titre du moins quelque espoir m'est permis.
 Qui pourrait résister à deux amans unis?

Ma mere vous aimait. En vous voyant, peut-être,

Dans son cœur combattu, l'amitié va renaître.
 Sur ce cœur autrefois j'avais plus de pouvoir,
 Je le sçais! c'est à vous, Damis, de l'émouvoir;
 Allez, & pour combler le bonheur que j'espère,
 Que je vous doive encoir les bontés de ma mere.

MARTON.

Beaux sentimens! mais moi je ne m'y fierais pas.

ROSALIE.

Laisse-moi mon erreur.

MARTON.

Non: c'est par des combats
 Qu'il faut à la raison ramener Cydalise.

DA-

DAMIS.

Encore est il permis de tenter l'entreprise.

MARTON.

Oui; c'est un beau moyen, des soupirs & des
pleurs!

Oh! la Philosophie endureit trop les cœurs.

ROSALIE.

Je ne l'aurais pas cru! mais pourtant, si ma mere
M'immolait sans retour aux desseins de Valere,
Si ce projet enfin était bien averé,
Pourquoi jusqu'à présent n'est-il pas déclaré?
Qui peut la retenir?

MARTON.

J'entrerais en colere,
Elle n'a pas encor fait venir le Notaire,
Il est vrai; les témoins ne sont pas invités,
D'accord; il manque aussi quelques formalités,
J'y consens; il se peut d'ailleurs que la journée
Ne soit pas fixément encor déterminée;
J'en conviens. Cependant ne souffre-t-elle pas
L'hommage assez public qu'il rend à vos appas!
N'en êtes-vous pas même à toute heure obsédé?
Mais non; je me trompais: ce n'était qu'une
idée.

ROSALIE.

Hélas! peux-tu, Marton, me désoler ainsi?

MAR-

MARTON.

J'avais rêvé.

DAMIS,

Marton....

MARTON.

Propos en l'air.

Contes que tout ceci,

DAMIS.

Marton....

MARTON.

Absurde,

Vision chimérique,

ROSALIE.

Mais, Marton...

MARTON.

Illusion, vous dis-je.

ROSALIE.

En vérité, Marton,
Ce cruel badinage est bien peu de saison,

MARTON.

J'avais tort,

ROSALIE, *faisant un mouvement pour sortir,*

Tu poursuis? Hé bien! je....

DA.

DAMIS, *l'arrêtant.*

Rosalie.

ROSALIE.

Non, Monsieur, c'en est trop.

DAMIS.

Demeurez, je vous prie.

MARTON.

Ah! vous vous fâchez donc? Vraiment, c'est très-bien fait.

Mais raisonnons un peu. Dites-moi, s'il vous plaît,

Fallait-il vous tromper? Je sçais bien que le doute

Suspend l'impression des maux que l'on redoute,
Qu'il est très naturel d'éloigner le danger,
Et de rendre toujours son fardeau plus léger,
Moi-même à vous flatter je serais la première.
J'aurais soin de fermer les yeux à la lumière,
Sans l'intérêt pressant qui me parle pour vous.
Pardonnez; mais, ma foi, les amans sont des foux.

Tranquilles sans raison, désespérés sans cause,
Dans un juste équilibre aucun ne se repose,
Et le sang froid souvent les conseille bien mieux,
Que cet Amour qu'on peint un bandeau sur les yeux.

DAMIS.

Comment! Voilà, parbleu, de la Philosophie!
MAR-

MARTON.

On apprend à heuler, dit-on, de compagnie,
En fréquentant les loups. Le proverbe a raison.
C'est un mal répandu dans toute la maison,
Mais perdons un moment cette idée importune?

(A Rosalie.)

Çà faisons notre paix. Vous serez sans rancune?
Vous me le promettez?

ROSALIE.

Oh! je te le promets.

MARTON.

Et moi d'être attentive à tous vos intérêts,
Vous, Monsieur, qui sans soins & sans trouble
dans l'ame,
Passeriez votre vie à regarder Madame,
Il faut battre en retraite, & même promptement.

Songez qu'il est grand jour dans cet appartement,

Que nous pourrions ici risquer quelque surprise,
Et qu'il faut vous montrer d'abord à Cydalise,
Avant que de penser à d'autres rendez-vous,

DAMIS.

Je cours m'y disposer, dans un espoir si doux.
Je remet sen tes mains le bonheur de ma vie,
Vous que j'adore, adieu, ma chere Rosalie.

SCÈ-

SCENE III.

ROSALIE, MARTON.

MARTON.

Vous, soyez sans foiblesse. Allons, point de
langueur.
La fermeté, Madame, en impose au malheur.

ROSALIE.

Si tu pouvois sentir combien je hais Valère!

MARTON.

Qui: Damis sort d'ici. Mais c'est à votre mère
Qu'il importe surtout de parler avec feu.
Si vous aimez Damis, ce fut de son aveu;
Je le suppose au moins.

ROSALIE.

Certainement.

MARTON.

Les Filles
Ne font rien comme on fait, sans l'avis des
familles,
C'est la règle. Il faut donc déclarer sans détour
Pour l'un tous vos mépris, pour l'autre votre
amour,

ROSA-

ROSALIE,

Oh! oui.

MARTON.

Vous sentez-vous cette fermeté d'ame?

ROSALIE,

Affurément, *Marion*.

MARTON, *malignement*.

Allons, j'entens *Madame*.

ROSALIE, *effrayée*.

Ah! *Marion*...

MARTON,

Comment donc! c'est très bien débiter.
Cela promet.

ROSALIE.

Aussi, pourquoi m'épouvanter?
L'Amour dans le besoin me rendra du-courage.

MARTON, *la contrefaisant*.

L'Amour! oui vous ferez tous deux de bel ou-
vrage.

Il y paraît vraiment, à cet air d'embarras,
Qu'un mot dit au hazard...

ROSALIE.

Mais enfin tu verras.

B

MAR-

MARTON.

Ce n'est point à l'Amour à vous tirer de peine,
 Il est trop mal adroit. Pensez à votre haine;
 Voilà le sentiment qui doit vous inspirer,
 Dont il est important de vous bien pénétrer,
 Je ne fais si l'amour, que d'ailleurs je révere,
 Est de nos passions en effet la plus chere;
 Mais ce n'est que faiblesse, & que timidité.
 La haine n'est qu'ardeur & que vivacité
 L'un abbat, l'autre anime, & dans un cœur
 femelle,

Ma foi, je la croirais beaucoup plus naturelle.
 Vous ne connaissez pas encor ce sentiment.
 Que votre cœur l'éprouve aujourd'hui seulement.
 Tenez, j'aime Crispin, & je sens pour Valère...
 Mais, ce n'est plus un jeu, j'aperçois votre
 mere.

ROSALIE,

Tu me soutiendras ?

MARTON.

Oui.

SCENE IV.

CYDALISE, ROSALIE, MARTON.

CYDALISE.

RETIREZ-VOUS, Marton.Prenez mes clés, allez renfermer mon Platon.
 De

De son monde idéal j'ai la tête engourdie,
 J'attendais à l'instant mon Encyclopédie;
 Ce Livre ne doit plus quitter mon Cabinet.

A Rosalie.

Vous, demeurez; je veux vous parler en secret,

A Marton.

Laissez nous.

MARTON, *à Rosalie.*

Allons, ferme, & montrez du courage.

CYDALISE.

Obeïssiez, Marton.

SCÈNE. V.

CYDALISE, ROSALIE.

CYDALISE.

Vous êtes belle & sage,
 Rosalie, & pour vous j'eus toujours des bontés.
 Je vais connaître enfin si vous les mérites.
 Je ne consulte point ce sentiment vulgaire,
 Amour de préjugé, trivial, populaire,
 Que l'on croit émané du sang qui parle en nous,
 Et qui n'est, dans le fond, qu'un mensonge af-
 fez doux,
 Une faiblesse,...

B 2

ROSA-

ROSALIE.

Hé quoi! la voix de la nature,
 Quoi! cette impression si touchante & si pure,
 Ce premier des devoirs, cet auguste lien,
 (Je définirai mal ce que je sens si bien,)
 N'importe, se peut-il que le cœur de ma mère
 Méconnaisse aujourd'hui ce sacré caractère?
 Ah! rappelez pour moi vos sentimens passés,
 En les analysant, vous les affaiblissez

CYDALISE.

J'ai cru, tout comme une autre, à ces vaines
 chimeres,
 Dignes du gros bon-sens qui conduisait nos
 pères.
 Crédule, heureuse même en mon aveuglement,
 Automate abusé, je suivais le torrent.
 Je commence à sentir, à penser, à connaître,
 Si je vous aime enfin, c'est en qualité d'Être;
 Mais vous concevez bien qu'un autre individu
 N'aurait à mes bontés qu'un droit moins étendu:

ROSALIE.

Vous déchirez mon cœur. Ah! permettez, Ma-
 dame,
 Souffrez qu'à vos genoux votre fille réclame
 Un droit plus légitime & des titres plus doux.
 Pour quoi briser les nœuds qui m'attachaient à
 vous?
 Jugez de leur pouvoit à mon trouble, à mes
 larmes,

CYDA-

CYDALISE, *un peu émue.*

Ma fille!... Hé quoi! pour vous l'erreur a tant
de charmes!

Vous me faites pitié, Consultez la Raïson,

Ces puérilités ne sont plus de saison.

Je reconnais vos droits sur le cœur d'une mère;

Mais je les annoblis, & si je vous suis chère,

Si j'ai sur vous aussi quelques droits à mon tour

J'en exclus le hazard, qui vous donna le jour.

ROSALIE.

Je ne puis soutenir ce funeste langage.

Il fait à toutes deux un trop sensible outrage.

Qui? Moi! Le pensez-vous, que je puisse ja-
mais

Oublier que ma vie est un de vos bienfaits?

Non...

CYDALISE.

Le soin que j'ai pris de votre intelligence
Doit mériter, sur-tout, votre reconnaissance;

Voilà le digne objet où tendent tous mes vœux.

Vous apprendre à penser, voilà ce que je veux.

Conçez le bonheur d'étendre son génie,

D'ouvrir l'œil aux clartés de la philosophie,

De dissiper la nuit où vos sens sont plongés,

D'affranchir votre esprit du joug des préjugés!

Ce grand art d'exister, qui n'appartient qu'au
sage,

Dont je connais enfin le solide avantage,

Ce jour de la Raison, dont j'ai sù m'éclairer,
Ma Fille, mon amour veut vous le procurer.

J'avais avec Damis conclu votre hyménée.
De legers intérêts m'avaient déterminée.
Des rapports de fortune, un procès à finir,
Je me souviens qu'alors tout semblait vous
unir.

C'est ainsi que se font la plupart des affaires;
Mais enfin, aujourd'hui je romps ces nœuds
vulgaires.

Damis a du bon sens, des vertus, de l'honneur,
Il a ce que le monde exige à la rigueur:

Tout mortel n'est pas fait pour aller au su-
blime;

Dans le fond, cependant, on lui doit de l'estime:
Mais je vous dois aussi, ma fille, un autre
Epoux,

Beaucoup plus convenable & plus digne de vous,
Valere a ce qu'il faut pour plaire & pour se-
duire,

C'est peu de vous aimer, il sçaura vous instruire;
En un mot, c'est de lui que mon cœur a fait
choix.

ROSALIE.

Ainsi, vous oubliez que Damis autrefois
Eut votre aveu, Madame, & celui de mon
pere?

CYDALISE.

Votre pere! il est vrai que je n'y songeais guere.
Plaisan-

Plaisante autorité que la sienne en effet!
 L'Être le plus borné que la nature ait fait.
 Nul talent, nul effor, espece de machine
 Allant par habitude, & pensant par routine,
 Ayant l'air de rêver & ne songeant à rien,
 Gravement occupé du détail de son bien,
 Et de mille autres soins purement domestiques :
 Défenseur ennuyeux des préjugés gothiques,
 Sauvage dans ses mœurs, alliant à la fois
 La morgue de sa robe au ton le plus bourgeois ;
 Ne s'énonçant jamais qu'avec poids & mesure,
 Et qui toujours grimé sur la magistrature,
 Hors de son tribunal, aurait cru déroger ;
 Ayant, comme Dandin, la fureur de juger.
 Mais il est mort enfin, laissons en paix sa
 cendre.

ROSALIE.

Ah! Madame, songez...

CYDALISE.

Allez-vous le défendre?

Un pere n'est qu'un homme, & l'on peut sen-
 sément

Remarquer les défauts, en parler librement.

ROSALIE.

Si ce sont-là les droits de la Philosophie ;
 Souffrez que j'y renonce, & pour toute ma vie.
 Je perdrais trop, Madame, à m'éclairer ainsi ;

B 4

Jose

J'ose vous l'avouer. Daignez permettre aussi
 Qu'en faveur de Damis je vous rappelle encore
 Vos premieres bontés que votre fille implore.

CYDALISE.

Non, Valere est l'Amant que j'ai choisi pour
 vous,

Ma fille, & dès ce soir il sera votre Epoux.
 Ces nœuds embelliront le cours de votre vie.
 Quant à vos préjugés sur la Philosophie,
 Contre eux, à mon exemple, il faut vous
 aguerir.

Le tems & la raison sauront vous en guérir,
 Vous êtes dans cet âge où l'on commence à
 vivre,

Tout fait ombrage alors; mais vous lirez mon
 livre,

J'y traite en abrégé de l'Esprit, du bon sens,
 Des passions, des Loix, & des Gouvernemens;
 De la vertu, des mœurs, du climat, des usages,
 Des peuples policés & des peuples sauvages;
 Du désordre apparent, de l'ordre universel,
 Du bonheur idéal & du bonheur réel.

J'examine avec soin les principes des choses,
 L'enchaînement secret des effets & des causes.
 J'ai fait exprès pour vous un chapitre profond,
 Je veux l'intituler: *Les devoirs tels qu'ils sont*,
 Enfin, c'est en morale une Encyclopédie,
 Et Valere l'appelle un Livre de génie.

Vous ferez trop heureuse avec un tel Epoux.
 Un jour vous connaîtrez ce que je fais pour vous;
 Vous

Vous m'en remercierez. Adieu, Mademoiselle,
Songez à m'obéir.

SCÈNE VI.

ROSALIE, MARTON.

ROSALIE, *sans voir Marton.*

QUELLE douleur mortelle!
Que résoudre? Que faire? Ah! te voilà, Marton.

MARTON.

Oui, j'ai tout entendu, Mais quelle déraison!
Quel travers!

ROSALIE.

Je n'ai plus qu'à mourir.

MARTON.

Mourir! Vous vous moquez, & ce n'est plus
l'usage.

On ne le souffre pas même dans les Romains,

ROSALIE.

Mais enfin, ...

MARTON.

Calmez-vous, & reprenez vos sens.
Cette crise, après tout, vous l'aviez attendue?

B 5

ROSA-

ROSALIE.

Mon ame en ce moment n'en est pas moins
émue.

MARTON.

Présumez vous si peu du succès de mes soins ?

ROSALIE.

Ah ! Marton. . .

MARTON.

Commencez par vous affliger moins,
Si vos vœux sont comblés, dites-moi, je vous
prie,

A quoi ce beau chagrin vous aura-t-il servie ?

ROSALIE.

Oui, si tu réussis ; mais qui m'en répondra ?

MARTON.

Vous pleurez alors autant qu'il vous plaira,
Je vous aiderai même, & n'aurai rien à
dire ;

Mais jusqu'à ce moment, qui vous défend de
rire ?

A tout événement, c'est toujours fort bien
fait,

Et quand tout irait mal, je crois qu'il le fau-
drait.

Du

Du moins c'est mon humeur. Le chagrin m'incommode.

Je le crois inutile, & j'en suis l'antipode.

C'est à quoi dans la vie il faut le moins songer,

Et l'on a toujours tort, quand on veut s'affliger.

Mais allons concerter quelque heureuse saillie,

Venez, & nous verrons si la Philosophie,

Quelque soit son crédit, pourra dans ce grand jour

Tenir contre Matton, & Crispin, & l'Amour.

Fin du premier Acte.



AC.



ACTE II.

SCENE PREMIERE,
VALERE, M CARONDAS.
VALERE.

F RONTIN.

M. CARONDAS.

Ce maudit nom fera quelque méprise,
Je vous l'ai déjà dit, & devant Cydalise
Il vous arrivera de même nommer ainsi.
Frontin! pour un Savant le beau nom! son-
gez y,

Monsieur, il ne faudrait que cette étourderie
Pour donner du dessous à la Philosophie.

VALERE.

D'accord.

M. CARONDAS.

Il faut d'ailleurs supprimer entre nous
Les tons trop familiers, puisqu'enfin, selon
vous, Les

Les hommes sont égaux par le droit de nature,
Je suis, quoique Frontin, votre égal.

VALERE,

Je te jure

Que c'est mon sentiment,

M. CARONDAS.

Moi, je l'approuve fort.
J'avais toujours pensé que les Loix avaient tort;
Et même Cydalise, en un certain Chapitre,
Ne prouve point trop mal à mon gré..

VALERE.

Le beau titre
Que l'avis d'une folle à qui dans un moment
On ferait adoper tout autre sentiment;
Qui ne sçait que des mots, & n'a rien dans
la tête.

M. CARONDAS.

Mais entre nous, Monsieur, son Livre est-il
si bête ?

VALERE.

Pitoyable.

M. CARONDAS.

Le stile...

VALERE.

Ennuyeux à l'excès.

M. CA-

M. CARONDAS.

Vout la flattez pourtant du plus brillant succès

VALERE.

Sans doute.

M. CARONDAS.

Et le Public?

VALERE.

Nous savons lui prescrire
Comment il faut penser, parler, juger, écrire;
Nous le déciderons aisément.

M. CARONDAS.

D'accord; mais
Il faut l'appivoiser, le flatter.

VALERE.

Non, jamais.
Il est, pour le gagner, des méthodes plus sûres.

M. CARONDAS.

Le moyen ?

VALERE.

Par exemple, on lui dit des injures.
C'est un expédient par nos Sages trouvé;
Le secret est certain, nous l'avons éprouvé;
Dans peu, tu le verras toi-même avec surprise,
Nous porterons aux Cieux le nom de Cydalise,
Cinq ou six traits hardis, révoltans, scandaleux;
Pro-

Produiront dans son Livre un effet merveilleux,
Il faut les ajouter.

M. CARONDAS.

Bon! la ruse est nouvelle!
Et comment lui prouver que ces traits-là sont
d'elle.

VALERE.

Et le reste en est il? Dabord avec pudeur
Elle s'en défendra, puis s'en croira l'Auteur.

M. CARONDAS.

Je ne fais; mais pour moi, je rougirois dans
l'ame....

VALERE.

As-tu donc oublié que Cydalise & femme?
Crois-moi, suppose encore un piège plus gros-
sier,
L'amour propre est crédule, & l'on peut s'y fier.
Les femmes sur ce point sont même allez sin-
ceres.

M. CARONDAS.

Messieurs les beaux esprits ne leur en doivent
gueres.
Mais enfin vous croyez qu'avec cinq ou six
traits
Nous devons nous attendre au plus heureux
succès?

VA-

VALERE.

Sans doute, & cette idée, entre nous, n'est pas neuve.

Le Livre de Cratès n'en est-il pas la preuve ?

Jamais production ne prit un tel essor.

Chacun se l'arrachait, on se l'arrache encor ;

Pour Livre dangereux par-tout on le renomme,

Et pourtant nous savons que Cratès est bon homme.

M. CARONDAS.

Il est vrai.

VALERE.

Cydalife aura plus de faveur.

On ne juge jamais son sexe à la rigueur.

Quelques-uns de ces traits qu'on se dit à l'oreille,

Au Public hébété feront crier merveille !

Je veux que Cratès même en devienne jaloux,

Et rien n'est plus aisé, nous la protégeons tous.

M. CARONDAS.

Hé bien, quoique nourri, Monsieur, à votre école,

J'avais, tout bonnement, admiré sur parole

Et l'ouvrage & l'Auteur. Car enfin, mot à mot

Elle n'a rien écrit que d'après vous.

VALERE.

Le sot!

M. CA-

M. CARONDAS.

Mais pour ces beaux endroits ajoutés à son
 Livre,
 Si les Loix s'avisaient, Monsieur, de nous pour-
 suivre.

VALERE.

Elle aurait le plaisir de s'entendre louer ;
 N'est-ce rien ? Quitte après à tout désavouer.
 D'ailleurs l'amour du vrai va jusqu'à l'héroïsme.
 Ces grands mots imposans d'erreur, de fanatisme,
 De persecution, viendraient à son secours,
 C'est un ressort usé qui réussit toujours,
 N'avons-nous pas encor l'exemple de Socrate
 Opprimé, condamné par sa Patrie ingrate ?
 Tous nos admirateurs parloient à la fois.

M. CARONDAS.

Mais, Monsieur, ce Socrate obéissait aux Loix.

VALERE.

Oui, la Philosophie encor dans son enfance
 Des préjugés du moins conservait l'apparence ;
 Mais nous n'en voulons plus.

M. CARONDAS.

Tout devient donc permis ?

VALERE.

Excepté contre nous & contre nos amis.

C

M. CA-

M. CARONDAS.

Vive le bel Esprit & la Philosophie!
Rien n'est mieux inventé pour adoucir la vie.

VALERE.

Comment! sur des rochers on plaçait la Vertu?
Y grimpaient qui pouvait. L'homme était mé-
connu.

Ce Roi des animaux, sans guide & sans bouf-
sole,

Sur l'Océan du monde errait au gré d'Eole,
Mais enfin nous savons quel est son vrai mo-
teur.

L'homme est toujours conduit par l'attrait du
bonheur,

C'est dans ses passions qu'il en trouve la source.
Sans elles, le mobile arrêté dans sa course,
Languirait tristement à la terre attaché.

Ce pouvoir inconnu, ce principe caché,
N'a pû se dérober à la Philosophie,
Et la *Morale* enfin est soumise au génie.

Du globe où nous vivons Despote universel,
Il n'est qu'un seul ressort, l'intérêt personnel;
A tous nos sentimens, c'est lui seul qui préside;
C'est lui qui dans nos choix nous éclaire & nous
guide.

Libre de préjugés; mais docile à sa voix,
Le Sauvage attentif le suit au fond des bois.
L'homme civilisé reconnaît son empire;
Il commande en un mot à tout ce qui respire.

M, CA-

M. CARONDAS,

Quoi! Monsieur, l'intérêt doit seul être écouté?

VALERE.

La Nature en a fait une nécessité.

M. CARONDAS.

J'avais quelque regret à tromper Cydalise;
Mais je vois clairement que la chose est per-
mise.

VALERE.

La Fortune t'appelle, il faut la prendre au mot.

M. CARONDAS.

Oui, Monsieur,

VALERE.

La franchise est la vertu d'un sot.

M. CARONDAS, *se disposant à le voler.*

Oui, Monsieur... mais toujours je sens quel-
que scrupule

Qui voudrait m'arrêter.

VALERE.

Préjugé ridicule,

Dont il faut s'affranchir!

M. CARONDAS.

Quoi! véritablement?

C 2

VA-

VALERE.

Il s'agit d'être heureux, il n'importe comment.

M. CARONDAS.

Tout de bon?

VALERE.

Mais sans doute, en flattant Cydalise,
Tu remplis un devoir que l'usage autorise.
Ne faut-il pas flatter quand on veut plaire aux
gens?

Bien voir ses intérêts, c'est être de bon sens.
Le superflu des sots est nôtre patrimoine.
Ce que dit un Corsaire au Roi de Macédoine,
Est très-vrai dans le fond.

M. CARONDAS, *fouillant dans la poche de Valere.*

Oui, Monsieur.

VALERE.

Tous les biens,
Devraient être communs; mais il est des
moyens

De se venger du sort. On peut avec adresse
Corriger son étoile, & c'est une faiblesse
Que de se tourmenter d'un scrupule éternel.
Valere s'apercevant que Carondas veut le voler,
Mais que fais-tu donc là?

M. CARONDAS, *sans s'émouvoir.*

L'intérêt personnel...

Ce

Ce principe caché... Monsieur... qui nous inspire,
Et qui commande enfin à tout ce qui respire...

VALERE.

Quoi ! traître, me voler !

M. CARONDAS.

Non. J'use de mon droit,
Tous les biens sont communs.

VALERE.

Oui, mais sois plus adroit.
Il est certains malheurs auxquels on se hasarde,
Lorsque l'on est surpris.

M. CARONDAS.

Monsieur, j'y prendrai garde.

VALERE.

Ceci, Monsieur Frontin, doit être une leçon ;
Mais puisqu'il ne faut plus vous nommer de ce nom,

Songez à me servir auprès de Cydalise.
Jusqu'ici tout va bien ; la Fille m'est promise.
Vous savez là-dessus quels sont mes sentimens,
Ainsi continuez de flatter ses talens.

Vos termes de Collège ont produit des merveilles ;

Il faut de plus en plus étourdir ses oreilles,

De ce jargon savant qui vous a réussi.
 Vous êtes sans Fortune, & vous pouvez ici
 Vous faire un petit sort que j'aurai soin d'é-
 tendre,
 Si mes vœux ont l'effet que j'ai droit d'en at-
 tendre.
 Adieu, soyez discret, je serai généreux,

SCENE II.

M. CARONDAS, *seul.*

Mon premier coup d'essai n'est pas des plus
 heureux.
 Je suis encor trop loin d'atteindre mon mo-
 dele.
 Et c'est au second rang que le Destin m'ap-
 pelle.

SCENE III,

CYDALISE, M. CARONDAS.

CYDALISE, *sans voir M. Carondas.*

Me voilà parvenue à m'en débarrasser.
 Que l'oisiveté pèse alors qu'on veut penser!

Parmi

Parmi tous ces fâcheux dont j'étais obsédée,
 Je n'ai pas entrevû le germe d'une idée.
 On ne peut à ce point outrager le bon sens;
 Mais il faut tout souffrir de Messieurs ses parens.

(A M. Carondas.)

Ah! vous êtes ici. Bon! prenez vôtre place.
 Mon Livre va paraître, on attend la Préface,
 Il faut y travailler. J'aurais voulu pourtant
 Que nous eussions Valere.

M. CARONDAS.

Il me quitte à l'instant,
 Et nous parlions de vous, Madame, avec
 ivresse.

CYDALISE.

Vous parliez de mon Livre?

M. CARONDAS.

Il en parle sans cesse.
 C'est, dit-il, un Brevet pour l'Immortalité;
 Vous allez éclipser la docte Antiquité.
 Je n'ose avec le sien mesurer mon suffrage;
 Mais l'admiration me prend à chaque page.

CYDALISE.

Vous en êtes content?

M. CARONDAS.

Mon esprit s'y confond.
 C 4 Vo.

Vôtre Livre est nourri d'un savoir si profond
Que vous me feriez croire au Démon de So-
crate.

CYDALISE.

Vous vous y connaissez.

M. CARONDAS.

Oui, Madame, on m'en flatte,
Mais apprenez-moi donc comment cela se fit?
Il faut que vous sachiez tout ce qui s'est écrit,

CYDALISE.

Avec nombre de gens je me suis rencontrée,
Et c'est un pur hazard.

M. CARONDAS.

Vous étiez inspirée,
Quoi! vous n'avez pas lû le Savant *Vossius*?

CYDALISE.

Non, jamais.

M. CARONDAS.

Casaubon?

CYDALISE.

Encor moins.

M. CARONDAS.

Grotius?

CYDALISE.

Point du tout. Sont-ce-là les Livres d'une
Femme?

M. CA-

M. CARONDAS.

Ma foi, de plus en plus vous m'étonnez, Madame,

Quoi! rien de tout cela?

CYDALISE.

Non, rien, vous dis-je, rien.

M. CARONDAS.

Mais vous parlez des Loix mieux que Tribonien.

Oh! pour Tribonien, convenez.

CYDALISE.

Je l'ignore.

M. CARONDAS.

Vous connaissez du moins Thalès, Anaxagore?

CYDALISE.

Non.

M. CARONDAS.

Le Fils naturel?

CYDALISE.

Pour celui-là, d'accord.

Ce sont de ces écrits qu'il faut citer d'abord.

M. CARONDAS.

Je ne veux point ici m'ériger en Arbitre;
Mais j'en aurais jugé, comme vous, sur letitre.

CYDALISE.

C'est aussi mon avis, & je crois qu'en effet
Un Ouvrage excellent s'annonce au moindre
trait.

C s

C'est

C'est un je ne fais quoi... dont nôtre ame est
faïtie...

Cela se sent... enfin c'est l'attrait du Génie.

M. CARONDAS.

J'entens. C'est à peu près la vapeur d'un ragoût
Qui réveille à la fois l'odorat & le goût.

CYDALISE.

Oui; la comparaison est pourtant trop vulgaire.

M. CARONDAS.

Elle est de Lycophon.

CYDALISE.

Ah! c'est une autre affaire.
Venons à ma Préface. Allons, je vais dicter.

(Après un silence & avec emphase.)

Ecrivez. *J'ai vécu* * Non, c'est mal débiter.
Effacez, *j'ai vécu*, Mettez vous à votre aïse.

(Avec de l'aigreur.)

Ah! Monsieur Carondas, vôtre plume est mau-
vaïse.

(Elle rêve.)

J'ai vécu ne vaut rien.

M. CARONDAS.

Je m'en contenterais,
J'ai vécu, dit beaucoup!

CY-

* Commencement du Livre intitulé: Considérations
sur les Mœurs.

CYDALISE.

Non, Monsieur, je voudrais
Un début plus pompeux & plus Philosophique.

M. CARONDAS.

Cette simplicité, Madame, est énergique.

CYDALISE, rêvant.

Non, non, je cherche un tour qui soit moins
familier.

(Avec humeur.)

On n'a jamais écrit sur de pareil papier.
Effacez donc, Monsieur; vôtre encre est dété-
stable. *(Elle rêve.)*

Je ne pourrai trouver un tour plus favorable!
(Avec impatience.)

Ah! Valere, après tout, devrait bien être ici.
Je ne me sens jamais tant d'esprit qu'avec lui.
(Elle rêve.)

Quoi! pas même une idée? Ah! je suis au sup-
plice.

M. CARONDAS.

Madame, le génie a ses jours de caprice,
Et ceci me rappelle un mot de Suidas,
Qui dit élégamment...

CYDALISE.

Hé! Monsieur Carondas,
Laissez les morts en paix. J'avais un trait su-
blime, *(Elle rêve.)*

Qui m'échappe. Attendez... mais, oui; ce tout
exprime...

(Avec

(Avec impatience.)

Ecrivez- Non, la phrase a trop d'obscurité.

Je ne sentis jamais cette stérilité.

Quel métier ! finissons. C'en est fait, j'y renonce.

L'Imprimeur attendra, portez-lui ma réponse.

Non, revenez. Enfin je l'ai trouvé ; j'y suis.

Vîte, écrivez, Monsieur : *Jeune homme, prends & lis**.

Jeune homme prends & lis. Le tout est-il unique ?

Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

M. CARONDAS.

Sublime, magnifique !

C'est le ton du Génie & de la Vérité.

CYDALISE.

J'oublie en le lisant tout ce qu'il m'a coûté.

Jeune homme prends & lis ! il est inimitable,

Et Valere en fera d'une joie incroyable.

M. CARONDAS.

D'un doux fremissement vous vous sentez troubler.

Jeune homme, prends & lis. L'oracle va parler ;

La Nature à tes yeux ici se manifeste.

Non, rien n'est si sublime, & pourtant si modeste.

CY-

* C'est le debut fastueux du Livre intitulé : *l'Interprétation de la Nature.*

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton ?

SCÈNE IV.

CYDALISE, MARTON, M. CARONDAS.

MARTON.

MADAME, c'est Damis,
Qui demande à vous voir.

CYDALISE.

Que son tems est mal pris !
J'allais finir sans lui. L'importun personnage,
On ne me permet pas d'achever un Ouvrage.

MARTON.

Valere achevera.

M. CARONDAS.

Qu'appellez-vous finir ?
L'Ouvrage est fait, Madame, à n'y plus revenir.
Je le donne en dix ans à nos plus grands génies,

CYDALISE.

Oui, vous avez raison. Faites en vingt copies.
Ah ! je respire enfin, & j'ai sù m'en tirer.

Jeune homme, prends & lis. Oui, Damis peut
entrer.

SCE-

SCENE. V.

DAMIS, CYDALISE.

CYDALISE.

Vous voilà de retour?

DAMIS.

Oui, je reviens, *Madame*,
Pour me plaindre de vous & vous ouvrir mon
ame,

Je n'apperçois que trop, & c'est avec douleur,
Que j'ai perdu mes droits au fond de vôtre cœur,
Et que vôtre amitié s'est enfin ralentie ;
Mais la mienne jamais ne s'étant démentie,
Souffrez que je rappelle à vôtre souvenir
Un espoir que le tems ne dut pas en bannir.
Vous savez à quel point vôtre fille m'est chere ;
C'est vôtre aveu, du moins c'est celui de son
pere,

Qu'en faveur de mes feux je réclame aujourd'hui,
Puisqu'enfin près de vous j'ai besoin d'un appui.

CYDALISE.

Le titre, je l'avoue, est assez legitime ;
Je conviens de mes torts, non pas que monestime,
Ni que cette amitié qui m'attachait à vous,
Ne soient encor pour moi des sentimens bien
doux.

Et

Et c'est ce que d'abord on aurait dû vous dire :
Mais j'ai formé des nœuds dont le charme m'at-
tire,

J'ai suivi trop longtems les frivoles erreurs
D'un monde que j'aimais. L'âge a changé mes
mœurs,

Aujourd'hui toute entiere à la Philosophie,
Libre des préjugés, qui corrompaient ma vie,
N'existant plus enfin que pour la verité,
Je me suis fait, Damis, une société,
Peu nombreuse, il est vrai: je vis avec des
Sages,

Et j'apprends à penser en lisant leurs ouvrages :
J'ai choisi l'un d'entr'eux pour ma fille, & ce
soir,

Cette heureuse union doit combler mon espoir,
C'est à vous de juger si, quoique vôtre amie,
Je dois vous immoler le bonheur de ma vie.

DAMIS.

Non, pour vôtre bonheur je donnerais mes jours,
Et la même amitié m'inspirera toujours.
Mais quels sont donc enfin ces rares avantages
Attachés, dites-vous, au commerce des Sages.
Je ne prends point pour tels un tas de Charla-
tans,

Qu'on voit sur des tréteaux amener les passans,
Qui mettent une enseigne à leur Philosophie :
De tous ces importuns ma raison se défie.
De ce vain appareil le Vulgaire est séduit.
Moi, je suis de ces gens qui font peu cas du
bruit, Et

Et je distingue fort l'ami de la sagesse,
Du pedant qui s'enroue à la prêcher sans cesse,

CYDALISE.

Je sçais tout le mépris que l'on doit aux pédans,
Et ne les confonds pas avec les vrais Savans.
Epargnez-vous, Monsieur, cette satire amere,
Ceux que je peux nommer, Théophraste, Valere,
Dortidius enfin, sont tous assez connus, . . .

DAMIS.

Je ne connais entr'eux que ce Dortidius.
Quoi! Madame, il en est?

CYDALISE.

D'où vient cette surprise?

DAMIS.

Je l'ai connu, vous dis-je; excusez ma fran-
chise:

Apparemment qu'alors il cachait bien son jeu;
Mais ce n'était qu'un sot, presque de son aveu.
Quelqu'un me le fit voir, & malgré sa grimace,
Et les plats complimens qu'il vous adresse en face,
Et le sucre apprêté de ses propos mielleux,
Je ne lui trouvai rien de si miraculeux.
Malgré son ton capable, & son air hypocrite
Je ne fus point tenté de croire à son mérite,
Et je ne vis en lui pour le peindre en deux mots,
Qu'un froid enthousiasme imposant pour les sots.

CY.

CYDALISE.

Ce jugement fait tort à vôtre intelligence,
 Et ce Dortidius fait honneur à la France;
 Son nom chez les Savans fut toujours en crédit,
 Et je ne sçais pourquoi tout le monde en mé-
 dit.

Mais quittons ce propos. Ces rares avantages,
 Dont je suis redevable au commerce des Sages,
 Je dois vous en parler & leur en faire honneur.
 Peut être, après cela, leur tiendrez vous rigueur.
 N'importe, il faut du moins apprendre à les
 connaître.

J'avais des préjugés qui dégradèrent mon être;
 Vainement ma raison voulait s'en dégager,
 L'habitude bientôt venait m'y replonger.
 Les plus vaines terreurs me déclaraient la guerre,
 Je croyais aux esprits, j'avais peur du tonnerre,
 Je rougis devant vous de ces absurdités,
 Mais on nous berce enfin de ces frivolités,
 Et leur impression n'en est que plus durable.
 Notre éducation, frivole, méprisable,
 Loin de nous éclairer sur le vrai, ni le faux,
 N'est que l'art dangereux de masquer nos défauts.
 Mes yeux se sont ouverts, hélas! trop tard peut-
 être!

A ces hommes divins, je dois un nouvel être.
 Le hazard présidait à mes attachemens,
 J'étais aux petits soins avec tous mes parens,
 Et les degrés entre eux réglèrent les préférences.
 Cet ordre s'étendait jusqu'à mes connoissances.

D

J'a-

J'avais tous ces travers, beaucoup d'autres encore,
 Enfin mes sentimens ont pris un autre effort,
 Mon esprit épuré par la philosophie
 Vit l'Univers en grand, l'adopta pour Patrie,
 Et mettant à profit ma sensibilité,
 Je ne m'attendris plus que sur l'humanité.

DAMIS.

Je ne sçais, mais enfin dussé-je vous déplaire,
 Ce mot d'*humanité* ne m'en impose guère,
 Et par tant de fripons je l'entens répéter,
 Que je les crois d'accord pour le faire adopter.
 Ils ont quelque intérêt à le mettre à la mode.
 C'est un voile à la fois honorable & commode,
 Qui de leurs sentimens masque la nullité,
 Et prête un beau dehors à leur aridité.
 J'ai peu vu de ces gens qui le prônent sans cesse,
 Pour les infortunés avoir plus de tendresse,
 Se montrer, au besoin des amis, plus fervens,
 Être plus généreux, ou plus compatissans,
 Attacher aux bienfaits un peu moins d'importance,
 Pour les défauts d'autrui marquer plus d'indulgence,
 Consoler le mérite, en chercher les moyens,
 Devenir, en un mot, de meilleurs citoyens,
 Et pour en parler vrai, ma foi, je les soupçonne
 D'aimer le genre humain, mais pour n'aimer
 personne.

CYDALISE.

Vous en voulez beaucoup à cette humanité.

DA-

DAMIS.

On en abuse trop, & j'en suis révolté.
C'est pour le cœur de l'homme un sentiment trop
Vaste,

Et j'ai vû quelquefois, par un plaisant contraste,
De ce système outré les plus chauds partisans,
Chérir tout l'Univers, excepté leurs enfans.

CYDALISE.

En vérité, Monsieur, les Sages sont à plaindre,
Et vous êtes pour eux un adversaire à craindre.
Le siècle & la Patrie ont beau s'en applaudir,
Sur le bien qu'ils ont fait il vaut mieux s'étourdir,
Et servir d'interprete & d'organe à l'envie.

DAMIS.

Hé! quel bien a produit cette Philosophie;
Je ne découvre pas ces succès éclatans,
Je vois autour de moi de petits importans,
Qui, pour avoir un ton, enrôlés dans la Secte,
Pensent avoir perdu leur qualité d'insecte.
Se croyant une Cour & des admirateurs,
Pour le malheur des Arts, devenus protecteurs.
Ne se réveillant pas aux traits de la satire,
Et ne devinant rien à ces éclats de rire,
Dont en tous lieux pourtant on les voit pour-
suivis,

Louant, admirant tout dans les autres Pays,
Et se faisant honneur d'avilir leur Patrie:
Sont-ce là les succès sur lesquels on s'écrie?

D 2

CY-

CYDALISE.

J'admire vos raisons, elles sont d'un grand poids;
 Et vous me citez-là des exemples de choix,
 Bien dignes en effet d'appuyer vôtre cause.
 Mais un abus jamais prouva-t-il quelque chose?
 Faudrait-il renoncer pour quelques importuns?..

DAMIS.

Madame, ces abus deviennent trop communs.
 J'en prévois pour les mœurs d'étranges catastrophes,
 Et je suis allarmé de tant de Philosophes.

CYDALISE.

Restez, Monsieur, restez dans vôtre opinion.
 Il n'est point de remède à la prévention;
 A penser autrement vous auriez du scrupule,
 Hé! que peut la raison sur un esprit credule!

DAMIS.

On croit avoir tout dit, *Madame*, avec ce mot,
Credule est devenu l'équivalent de *sot* ;
 Aux yeux de bien des gens, du moins la chose
 est claire.

Pour moi, que ces gens là ne persuadent guère,
 Et que leur ton railleur n'épouvanta jamais,
 J'ai mon avis, *Madame*, & si je leur déplais,
 J'en gémis, mais sur eux. Je crois ce qu'il faut
 croire;

J'ose le déclarer, je le dois, j'en fais gloire,

Ces

Ces Messieurs peuvent rire, & sans m'humilier :
 Il faut bien leur laisser le droit de s'égayer.
 Mais moi, j'ose à mon tour les trouver ridicules,
 Et souvent la bêtise a fait des incredules.

CYDALISE.

Voilà parler en Sage, & je vous applaudis ;
 C'est très-bien fait à vous que d'avoir un avis.
 Mais, sans nous égarer dans ces hautes matieres,
 Je fais ce que je dois aux talens, aux lumieres,
 De ces hommes de bien que vous persécutez.

DAMIS.

Ils vous ont donc appris de grandes verités.
 Je ne le croyais pas. Ils ont l'art de détruire,
 Mais ils n'élevent rien, & ce n'est pas instruire.
 Quel fruit attendez-vous de leurs vains argumens ?
 Je n'en prévois que trop les effets affligeans.
 Vous irez sur leurs pas de sophisme en sophisme,
 Vous perdre dans la nuit d'un triste pyrrhonisme.
 Ah ! renoncez, Madame, à ces perturbateurs ;
 Ce sont eux que l'on doit nommer persécuteurs.
 Abjurez une erreur qui vous est étrangère,
 Et reprenez enfin vôtre vrai caractère.

CYDALISE.

Vous avez donc tout dit ? J'admire le bon sens,
 Et la solidité de vos raisonnemens.
 Dans un très-haut éclat vôtre mérite y brille ;
 Mais j'ai pris mon parti. Vous n'aurez point ma
 fille.

Adieu, Monsieur.

(Elle sort.)

D 3

DA.

DAMIS.

Ah! Ciel! Je ne sçais où j'en suis!

SCENE VI.

DAMIS, CRISPIN.

CRISPIN.

He! bien, cette démarche a-t-elle eu d'heureux Fruits?
Epousons nous, Monsieur? Cydalise, san doute, ..

DAMIS.

Je viens de lui parler, Crispin; mais qu'il m'en coûte!
Il me faut renoncer à cet hymen,

CRISPIN.

Comment?

DAMIS.

Je suis congédié.

CRISPIN.

Quoi! la. . . formellement?

DAMIS.

Formellement, Crispin.

CRISPIN.

Comment! nous sçavons plaire,
Monsieur, & nous serions éconduits par Valere!
N'est-il point de remede?

DA-

DAMIS.

Oh! je n'en vois aucun.

CRISPIN.

Bon! vous n'y pensez pas: moi, j'en vois cent
pour un.Il faut tout simplement enlever Rosalie.
C'est le plus court.

DAMIS.

Crispin, quel excès de folie!

Crois-tu qu'elle y consente, & la connais-tu bien
Pour me parler ainsi?

CRISPIN.

Je goutais ce moyen;
Mais puisqu'il vous déplaît, il faut dans cette
affaire
Recourir au plus sûr. J'irais trouver Valere,
Et je voudrais, morbleu, lui parler sur un ton
Alui faire ce soir déserter la maison.

DAMIS.

Ce serait en effet le parti le plus sage;
Mais Cydalise.

CRISPIN.

Hé! bien?

DAMIS.

N'y verra qu'un outrage,
Et c'est précisément le moyen de l'aigrir,
Le secret de me perdre, à n'en plus revenir.

D 4

CRIS-

CRISPIN.

Allons, c'est donc à moi par une heureuse audace,
 D'éclairer Cydalise, & de donner la chasse
 A tous ces dis coureurs qui lui gâtent l'esprit,
 Auprès d'elle, a mon tour, j'aurai quelque crédit,
 Et pour peu que Marton seconde l'entreprise,
 A la raison bientôt vous la verrez soumise.

DAMIS, *avec joie d'abord.*

Ah! Crispin... mais comment s'enreposer sur
 toi?

CRISPIN, *avec emphase.*

Je veux qu'elle balance entre Valere & moi,
 Vous ne connaissez pas encor tout mon mérite ;
 Vous voyez le Strabon d'un nouveau Démocrite.

DAMIS.

Toi?

CRISPIN.

Moi-même, Monsieur; j'ai fait plus d'un métier;
 Un Sage à ses travaux daigna m'associer;
 Et quelques jours mon nom eût été sur la liste,
 Du moins il m'en flattait, quand j'étais son Co-
 piste.

DAMIS.

Comment?

CRISPIN.

J'avais déjà quelques admirateurs;
 Ah! qu'il m'a fait de tort en fuyant les honneurs,
 Pour

Pour vivre dans les bois! je lui dois la justice
 Qu'il ne connut jamais la brigue, l'artifice,
 De sa Philosophie il étoit entêté,
 Au fond plein de droiture & de sincérité.
 Animal à la fois Misanthrope & Cynique,
 C'étoit vraiment un fou dans son espece unique,

DAMIS.

Ah! puis-je l'écouter dans le trouble ou je suis?

SCENE. VII.

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

MARTON.

ALLONS, Monsieur, il faut éclaircir ces en-
 nuis;
 Vite, de la gaité.

DAMIS.

Comment! Que veux-tu dire?

MARTON.

Il faut d'abord, Monsieur, commencer par en
 rire.

CRISPIN.

Oui, rions, c'est bien dit.

DAMIS.

Je suis au désespoir!

D 5

MAR-

MARTON.

Bon! Vous n'y pensez pas, & vous voyez trop noir.

CRISPIN.

Mais je crois qu'en effet elle a quelque vertige,

MARTON.

Consolez-vous.

DAMIS.

Marion, . . .

MARTON.

Consolez-vous, vous dis je.

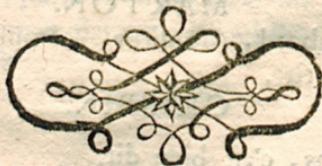
DAMIS.

Qu'est-il donc arrivé?

MARTON.

Vous l'apprendrez; venez.

Oui, je vous mets au rang des Amans fortunés.





ACTE III.

SCENE PREMIERE,

DAMIS, MARTON, CRISPIN.

DAMIS.

Je ne peux revenir encor de ma surprise!
C'est donc ainsi, Marton, qu'ils trom-
paient Cydalise?

MARTON.

J'espère qu'à la fin elle entendra raison.

DAMIS.

Oh! je n'en doute plus, ce billet est trop bon!
Que ne te dois-je pas pour cette découverte?

MARTON.

L'heureux hazard, Monsieur, que cette porte
ouverte!

Ma foi, je le guettais, & depuis fort longtems;
J'avais toujours bien dit qu'il était de leurs gens,
Je l'aurais affirmé.

CRIS-

CRISPIN.

C'est Frontin qu'il se nomme ;
A ce nom là d'abord j'aurais reconnu l'homme.

MARTON.

Mais qui se chargera de rendre cet écrit ?

DAMIS.

Toi,

MARTON.

Moi ? je me perdrais, Monsieur, dans son esprit.
Je n'oserais jamais.

DAMIS.

Marton . . .

MARTON.

A ma Maîtresse,
Un billet de ce stile ! oh ! non : point de faiblesse,
Il m'en coûterait trop.

DAMIS.

Mais . . .

MARTON.

Propos superflus ;
Je ne le ferai pas.

DAMIS.

Ni moi.

CRISPIN.

Ni moi non plus.

MAR-

MARTON.

C'est que d'ailleurs il faut le rendre en leur présence,

Ou nous ne tenons rien.

DAMIS.

Certainement.

CRISPIN.

Silence.

Cydalise, je crois, ne m'a jamais vû?

MARTON.

Non.

CRISPIN.

Et je suis inconnu dans toute la maison?

MARTON.

Oui.

CRISPIN.

Je veux à la fois m'introduire & lui plaire.
Donnez-moi ce billet, je prends sur moi l'affaire.

Allez, Monsieur, allez, je saurai vous servir.

MARTON.

Mais vraiment j'entrevois qu'il pourra réussir.

CRISPIN.

Je ne veux que Marton pour prix de mes services,

Que n'oserai-je pas sous de pareils auspices?

MAR-

MARTON.

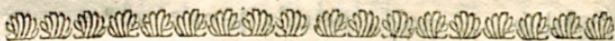
On vient, c'est l'assemblée, éloignez-vous tous
deux.

DAMIS.

Je me fie à tes soins du succès de mes vœux.

MARTON.

Hé! vite, éloignez-vous, de crainte de sur-
prise.



SCENE II.

LES PHILOSOPHES, MARTON.

MARTON, *leur faisant une profonde révérence.*

Je vais vous, annoncer, Messieurs, à Cydalise.

SCENE III.

LES PHILOSOPHES.

THÉOPHRASTE, à Valere.

Hé! bien, le mariage est enfin décidé?

VALERE.

Oui, j'épouse ce soir, Le Notaire est mandé.

DOR-

DORTIDIUS.

Parbleu, j'en suis ravi.

THEOPHRASTE.

Que je t'en félicite!

DORTIDIUS.

Ma foi, cette fortune est due a ton mérite.

THEOPHRASTE.

Oui, malgré le dépit de tous les envieux.

DORTIDIUS.

Dans le fond, tu pouvais espérer beau coup mieux.

VALERE.

Messieurs.

DORTIDIUS.

Non je le pense, & c'est sans flatterie.

VALERE.

Vous voulez...

DORTIDIUS.

Nous savons honorer ton génie.

VALERE.

Ah! tu me rends confus avec ces compliments.

DORTIDIUS.

Mais c'est la vérité.

VALERE.

Si j'avais tes talens,

Si je réunissais tes qualités sublimes,

Ces éloges alors deviendraient légitimes

THEOPHRASTE.

Et la future enfin consent donc?

VALERE.

A regret,

Mais

Mais que me fait à moi son déplaisir secret ?

THEOPHRASTE.

Sans doute, avec le tems tu la rendras docile,

DORTIDIUS.

Il faut que Rosalie ait le goût difficile.

VALERE.

Je ne fais quel Rival me dispute son cœur,
Mais Cydalise au fond n'en a que plus d'ardeur,

DORTIDIUS, *en riant.*

Cydalise... conviens que la dupe est bien bonne.

VALERE.

Que mon hymen s'acheve, & je te l'abandonne.
Je mourais, si l'affaire eût traîné plus longtems,
Et jamais à ce point on n'excéda les gens.

DORTIDIUS.

Moi, ton hymen conclu, d'honneur, je me retire.

THEOPHRASTE.

Ma foi, je quitte aussi le moyen d'y suffire !

(*A Valere.*)

Toi du moins, tu pouvais, animé par l'espoir,
Te faire une raison, t'ennuyer par devoir,
Et l'Amour...

VALERE, *riant.*

Oui, l'Amour ! c'est bien ce qui me tente !

DORTIDIUS.

Il épouse parbleu dix mille écus de rente.

VALERE, *à Théophraste.*

Quoi donc ! me trouves-tu le ton d'un Amoureux ?
Ce serait à mon âge un ridicule affreux.

On

On revient aujourd'hui de cette erreur commune,
Et l'on songe au plaisir, mais après la fortune.

THEOPHRASTE.

Il a vraiment raison.

DORTIDIUS.

Je pense comme lui.

VALERE.

Aurais-je sans cela pu supporter l'ennui
Qui m'obsédait sans cesse auprès de cette folle ?
Eût-elle été Venus, j'aurais quitté l'idole.
Oh ! je ne donne pas dans de pareils travers.

THEOPHRASTE.

On devrait l'avertir de réformer ses aïts ;
Elle était autrefois moins difficile à vivre,
D'où vient qu'elle a changé ?

VALERE.

Mais c'est depuis son Livre.

THEOPHRASTE.

Quoi ! sérieusement le fait-elle imprimer ?

VALERE.

Oui.

THEOPHRASTE.

Si l'on n'y met ordre, il faudra l'enfermer.

DORTIDIUS.

Sais tu bien qu'au besoin ce trait pourrait suffire,
Si tu pensais jamais à la faire interdire.

THEOPHRASTE.

Connais-tu son discours sur les devoirs des Rois ?

E

VA.

VALERE.

Ah! ne m'en parle pas, je l'ai relu vingt fois;
Il fallait, à toute heure, essayer cet orage.

DORTIDIUS, *sérieusement.*

Entre nous, cependant, c'est son meilleur ouvrage,
Le crois-tu de sa main?

VALERE.

Bon! tu veux plaisanter.

DORTIDIUS, *toujours sérieusement.*

Non, d'honneur; il me plaît.

VALERE.

Et tu peux t'en vanter!

DORTIDIUS.

Je te dis qu'il est bien; mais très bien.

VALERE.

Tu veux rire.

C'est une absurdité qui va jusqu'au délire.

DORTIDIUS.

Si j'en pensais ainsi, je le dirais très-bas.

VALERE.

Va, ton air sérieux ne m'en impose pas.

DORTIDIUS, *fâché.*

Enfin, Monsieur décide, & chacun doit se taire.

VALERE.

Mais au ton que tu prends, je t'en croirais le
pere.

DORTIDIUS.

Hé! bien, s'il était vrai..

VALERE.

Ma foi, tant pis pour toi.

DOR-

DORTIDIUS, *plus fâché.*
 Mais, mon petit Monsieur,

VALERE.

Je suis de bonne foi,

DORTIDIUS.

Je pourrais en venir à des vérités dures.

VALERE.

Toujours, quand on a tort, on en vient aux injures.

DORTIDIUS.

Vous me poussez à bout!

VALERE.

Et j'en ris, qui plus est.

DORTIDIUS, *furieux.*

Ah! c'en est trop enfin.

THEOPHRASTE.

Hé! Messieurs, s'il vous plaît...

DORTIDIUS.

Plaisant original, pour me rompre en visière!

THEOPHRASTE, *se mettant entr'eux.*

Messieurs, n'imitons pas les pédans de Molière.
 Permettez-moi tous deux de vous mettre d'accord.

VALERE.

Moi, j'ai raison.

THEOPHRASTE, *a Valere.*

Sans doute.

DORTIDIUS.

Et moi, je n'ai pas tort.

E 2

THE.

THEOPHRASTE, *à Dortidius.*

Vraiment non. Mais enfin on pourrait vous en
tendre,
Et déjà Cydalise aurait pu nous surprendre.

DORTIDIUS.

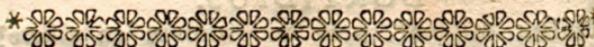
L'estime qui toujours devrait nous animer...

THEOPHRASTE.

Il n'est pas question, Messieurs, de s'estimer;
Nous nous connaissons tous; mais du moins
prudence

Veut que de l'amitié nous gâtions l'apparence
C'est par ces beaux dehors que nous en impo
sons,

Et nous sommes perdus, si nous nous divisons
Il faut bien se passer certaines bagatelles.
Tenez, on vient à nous, Oubliez vos querelles



SCÈNE IV.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES,

CYDALISE, *un Livre à la main*

PARDON, si j'ai tardé; je m'occupais de vous
Et ce sont-là toujours mes momens les plus doux
Asseyons-nous, Messieurs; Ah! vous voilà, Va
lere?

On vient de m'apporter le projet du Notaire,
Vous en ferez content.

VALERE.

Le plus cher de mes vœux,
Vous le savez, Madame, en formant ces beaux
nœuds;

C'est d'affermir encor l'amitié qui nous lie.

CYDALISE.

Je vous dois le bonheur répandu sur ma vie,
Je m'acquie envers vous. Mais Messieurs, à
l'instant

Vous parliez avec feu. Quel sujet important
Pouvait vous diviser? J'ai cru du moins entendre.
Que l'on se disputait.

VALERE, avec un peu d'embarras.

Il est vrai.

CYDALISE.

Puis-je apprendre
Sur quoi vous dissertiez avec tant d'intérêt?

VALERE.

Puisqu'il faut l'avouer, vous en étiez l'objet.

CYDALISE.

Moi?

VALERE.

Vous. Cette chaleur en est le témoignage.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE.

Ah! je ne puis en dire davantage.

E 3

Je

Je ne fais point louer en présence des gens.
Parlez, Messieurs, parlez.

THEOPHRASTE.

Tu permets?

VALERE.

J'y consens

THEOPHRASTE.

Dans les siècles passés on cherchait un génie,
Qu'on pût vous comparer. Je citais Aspasia,
Et Monsieur se fâchait de la comparaison.

VALERE.

Je la trouve choquante, & voici ma raison,
Aspasia autrefois put briller dans Athènes;
Mais la Philosophie y fleurissait à peine.
Tous les peuples frappés de son éclat nouveau,
Durent se prosterner autour de son berceau;
Tout fut surpris alors. Des talens ordinaires
Brillaient à peu de frais, dans ces siècles vulgaires
Mais de nos jours l'esprit a fait tant de progrès;
Il est si difficile, après tant de succès,
De se mettre au niveau de ces hommes célèbres,
Par qui la barbarie a vu fuir ses ténèbres,
Que je ne puis souffrir, sans me mettre en cour-
roux,

Que l'on balance encore entre Aspasia & vous.
(A Théophraste.)

Comparez donc les tems, & voyez où vous êtes.

THEOPHRASTE.

Mais les comparaisons ne sont jamais parfaites.

VA

VALERE.

Allons, vous aviez tort.

THEOPHRASTE.

Je le sens, j'en rougis.

CYDALISE.

N'allez pas là-dessus demander mon avis;
Je fais trop. . .VALERE, *avec un ton de sentiment.*
Nous savons que vous êtes sublime.

DORTIDIUS.

Ce sont nos sentimens; mais comme il les ex-
prime!
Il sçait tout embellir.CYDALISE, *vivement.*

Ah! c'est la vérité.

VALERE, *lui baisant la main.*

Vous me pardonnez donc cette vivacité?

CYDALISE.

Je devrais le gronder, son esprit me défarme;
On ne peut y tenir, & je suis sous le charme.*

DORTIDIUS.

Personne ne sçait mieux se rendre intéressant.

VALERE.

Je vois que le génie est toujours indulgent.

E 4

CY-

* Voyez le *Fils naturel* page 168: je m'écriai pref-
que sans le vouloir, il est sous le charme.

CYDALISE.

Monsieur Dortidius, dit-on quelques nouvelles?

DORTIDIUS.

Je ne m'occupe point des Rois, de leurs querelles:

Que me fait le succès d'un siège ou d'un combat?

Je laisse à nos oisifs ces affaires d'Etat,
Je m'embarrasse peu du pays que j'habite,
Le véritable Sage est un Cotmopolite.

CYDALISE.

On tient à la Patrie, & c'est le seul lieu...

DORTIDIUS.

Fi donc! c'est se borner que d'être Citoyen,
Loin de ces grands revers qui désolent le monde,
Le Sage vit chez lui dans une paix profonde;
Il détourne les yeux de ces objets d'horreur;
Il est son seul Monarque & son Legislatteur;
Rien ne peut altérer le bonheur de son être:
C'est aux Grands à calmer les troubles qu'ils
font naître.

THEOPHRASTE.

Il voit en Philosophe, & c'est voir comme il faut.

CYDALISE.

On ne trouve jamais son esprit en défaut.

VALERE.

Madame, il a raison. L'esprit philosophique
Ne doit point déroger jusqu'à la politique.

Ces

Ces guerres, ces traités, tous ces riens impor-
tans,

S'enfoncent par degrés dans l'abîme des tems.
Tout cela disparaît au flambeau du génie,
Et si l'on peut parler sans faulſe modestie,
Excepte vous, & nous je ne découvre rien
Qui puisse être l'objet d'un honnête entretien.

CYDALISE.

Oui, véritablement, ce ſont-là des miſères.

THÉOPHRASTE.

Qu'il faut abandonner à des eſprits vulgaires.

CYDALISE.

Je n'appellerai pas de vôtre autorité.
A propos, parle-t-on de quelque nouveauté?

VALERE.

Nous n'en protegeons qu'une.

CYDALISE.

Un chef d'œuvre, ſans doute?

VALERE.

C'eſt une découverte, une nouvelle route,
Que l'un de nous, Madame, entreprend de
tracer;

Un genre où le génie a de quoi s'exercer.

CYDALISE.

Une Tragédie?

E s

VA-

VALERE.

Oui, purement domestique, *
Comme nous les voulons.

CYDALISE.

Je craindrais la critique;
Contre les nouveautés elle a toujours raison;
Et le Public...

VALERE.

Vraiment, il décide en oïson;
Nous sçavons bien cela: mais nous ferons la
guerre.

CYDALISE.

Je ne sçais, le vieux goût tient encore au Par-
terre.

VALERE.

Nous risquons, il est vrai, surtout les pre-
miers jours;
Mais nous ferons un bruit à rendre les gens
sourds.

Nous avons des amis, qui de loges en loges,
Vont crier au miracle, & forcer les éloges;
N'avons-nous pas d'ailleurs le succès des Soupés?

CYDALISE.

Oui; je n'y songeais pas, & vous me détrom-
pez.

VALERE.

Nous avons tant de gens qui pour nous se dévouent,
Tant de petits Auteurs qui par orgueil nous louent,
Que

* Voyez les Entretien à la suite du *Fils naturel*.

Que je suis assuré qu'avec un peu d'encens,
Nous leurs ferions à tous abjurer le bon sens.

THEOPHRASTE.

Ha, ha, ha, ha, ha, ha, c'est la vérité pure.

VALERE.

Mais non, sans plaisanter, j'en ferais la gageure.

CYDALISE.

Et ce chef-d'œuvre enfin l'attendrons-nous long-
tems?

VALERE.

Nous sommes occupés de soins plus importants.

CYDALISE.

Quoi donc?

VALERE,

Certain Auteur dans une Comédie

Vent, dit-on, nous jouer.

CYDALISE.

L'entreprise est hardie.

DORTIDIUS, *avec feu.*

Nous jouer! Mais vraiment, c'est un crime d'Etat;

Nous jouer!

VALERE.

Nous sçaurons parer cet attentat.

CYDALISE.

Ah! Le Public entier...

DORTIDIUS.

Nous pourrions nous méprendre,

Nous l'avons mal méné; s'il allait nous le ren-
dre...

CY-

CYDALISE.

Ah! tous les Magistrats élèveraient la voix.

THÉOPHRASTE.

Nous nous sommes brouillés avec ces gens de loix.

CYDALISE.

Mais la Cour...

VALERE.

Ne prendra jamais notre querelle;
Nous en avons agi lestement avec elle.

DORTIDIUS.

Vous verrez qu'il faudra dire un mot à l'Auteur.

THÉOPHRASTE.

Oui, du moins on pourrait essayer s'il a peur.

VALERE.

Le pis aller, Messieurs, c'est d'attendre l'orage,
Jusques-là, diffamons & l'Auteur & l'Ouvrage;
Armons la main des fots pour nous venger de
lui;Portons des coups plus sûrs en nous servant d'au-
trui.Ne peut-on pas gagner des Acteurs, des Actrices?
Nous aurons un parti jusques dans les coulisses.
Il faut de la cabale exciter les rumeurs,
Nous montrer, même en loge, aux yeux des
spectateurs.Je connais le Public, nous n'avons qu'à paraître:
Il nous craint,

CY-

CYDALISE.

C'est bien dit; qui le brave est son maître.
Mais nôtre Colporteur tarde bien à venir,
Il devrait être ici; qui peut le retenir?

DORTIDIUS.

Peut être qu'il attend.

CYDALISE.

Il faut qu'on l'avertisse.

THEOPHRASTE.

Le voici justement.

SCENE. V.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

M. PROPICE.

CYDALISE.

ENTREZ, Monsieur Propice.
Avez-vous du nouveau?

M. PROPICE.

Je ne cours pas après,
Madame. Avez-vous lû les *Bijoux indiscrets*?
C'est une gaillardise assez philosophique,
Du moins à ce qu'on dit.

CYDALISE.

L'idée en est comique;
Mais cela n'est plus neuf.

M. PRO-

M. PROPICE.

Cela se vend toujours.

CYDALISE.

Passons.

M. PROPICE.

Connaissez-vous la *Lettre sur les sourds*?

CYDALISE.

L'Auteur m'en fit présent.

DORTIDIUS.

Tout son mérite y brille.

M. PROPICE.

Vous ne voudriez pas du *Pere de famille*?
Cela n'est pas trop bon.DORTIDIUS, *ironiquement.*

Vous vous y connaissez.

M. PROPICE.

Mais le Public le dit, & je l'en crois assez.
Pour le *Livre des mœurs*, je me souviens, Ma-

dame,

De vous l'avoir vendu.

*(Il lit les titres.)**Réflexions sur l'Ame.*

CYDALISE.

Voyons. Je les connais. Est ce tout?

M. PROPICE.

Vraiment, non.

L'Interprétation de la nature.

CT-

CYDALISE,

Bon.

C'est un Livre excellent !

DORTIDIUS,

Sublime !

THEOPHRASTE.

Necessaire !

CYDALISE.

Je le garde ; quelqu'un m'a pris mon exemplaire.

M. PROPICE.

Ceci, c'est le *Discours sur l'inégalité*.

CYDALISE, le prenant.

Ah je vais le relire avec avidité.

Quel est ce autre écrit... là... que je vois en tête ?

M. PROPICE.

Madame, ce n'est rien ; c'est le *Petit Prophete*.

CYDALISE.

Ah ! ah ! Je m'en souviens ; il est très-amusant.

M. PROPICE.

Oui, c'est un badinage infiniment plaisant.

N'attendez-vous plus rien de mon petit service ?

CYDALISE.

Non. Je retiens ceci. Bon jour, Monsieur Propice.

SCÈ-

SCENE VI,

CYDALISE, LES PHILOSOPHES.

CYDALISE.

Ah! Je relirai donc mon Livre favori,

VALERE.

Quoi! l'Inégalité C'est bien le mien aussi.

THEOPHRASTE.

Ce Livre est un trésor; il réduit tous les hommes
Au rang des animaux, & c'est ce que nous sommes,
L'homme s'est fait esclave en se donnant des loix,
Et tout n'irait que mieux s'il vivait dans les bois

CYDALISE.

Pour moi, je goûterais une volupté pure
A nous voir tous rentrer dans l'état de nature.

THEOPHRASTE.

Les esprits dans l'erreur sont encor trop plongés,
Et l'on est retenu par tant de préjugés...!
Il est tant de sçavans qui n'en ont pas l'étoffe.....!

CYDALISE.

Mais que nous veut Marton?

SCE.

SCÈNE VIII.

CYDALISE, MARTON, LES
PHILOSOPHES,
MARTON.

MADAME, un Philosophe
Demande à vous parler.

CYDALISE.

Il se nomme ?

MARTON.

Crispin.

CYDALISE.

Le nom est singulier.

DORTIDIUS.

Oui, parbleu !

CYDALISE.

Mais enfin.

Les noms ne prouvent rien : ah ! Ciel ! quelle
surprise !

SCÈNE IX.

CYDALISE, LES PHILOSOPHES,
MARTON, CRISPIN.

CRISPIN, *allant à quatre pattes.*

Madame, elle n'a dont je me formalise,
Je ne me régle plus sur les opinions,

F

Es

Et c'est-là l'heureux fruit de mes réflexions.
 Pour la Philosophie un goût à qui tout cède.
 M'a fait choisir exprès l'état de quadrupède:
 Sur ces quatre piliers mon corps soutient mieux,
 Et je vois moins de fots qui me blessent les
 yeux.

CYDALISE, à Valere,

Il est original du moins dans son système,

VALERE,

Mais il est fort plaisant.

MARTON.

Moi, je sens que je l'aime

CRISPIN.

En nous civilisant, nous avons tout perdu,
 La sante, le bonheur, & même la vertu,
 Je me renferme donc dans la vie animale,
 Vous voyez ma cuisine, elle est simple & fru-
 gale.*

On ne peut, il est vrai, se contenter à moins;
 Mais j'ai su m'enrichir en perdant des besoins,
 La fortune autrefois me paraissait injuste;
 Et je suis devenu plus heureux, plus robuste
 Que tous ces Courtisans dans le luxe amollis,

Dont les femmes enfin connaissent tout le prix.
 Prévenu de l'accueil que vous faites aux Sages,
 Madame, je venais vous rendre mes hommages,
 Inviter ces Messieurs, peut-être à m'imiter,
 Du moins si mon exemple a de quoi les tenter.

CY-

* Il tire une Latine de sa poche.

CYDALISE.

Sçavez vous qu'on démêle, à travers sa folie,
De l'esprit?

DORTIDIUS.

Mais beaucoup.

MARTON.

Je dirais du génie;
Et jamais Philosophe à ce point ne m'a plu.

THÉOPHRASTE.

C'est ce que nous cherchions; un homme con-
vaincu,

Qui plein de son système, & bravant la caiti-
que,

Aux spéculations veut joindre la pratique.

CYDALISE.

Dans le fond, ce serait un homme à respecter;
Mais par les préjugés on se sent arrêter.

CRISPIN.

Ma résolution peut vous sembler bizarre.

CYDALISE.

Vous donnez, à vrai dire, un exemple bien rare;
Mais vôtre empressement ne peut qu'être flat-
teur;

Vous êtes Philosophe, & même é la rigueur.

CRISPIN.

Je me suis interdit de consulter les modes,
J'ai cru que des habits devaient être commodes,
Et rien de plus. Encor dans un climat bien
chaud...

THEOPHRASTE.

On juge ici, Monsieur, l'homme par ce qu'il
vaut,
Et non par les habits,

CRISPIN.

C'est penser en vrai Sage.

CYDALISE.

Mais qui peut nous venir?

SCENE. X.

M. CARONDAS, CYDALISE, LES
PHILOSOPHES, CRISPIN,
MARTON.

M. CARONDAS, *fixant beaucoup Crispin &
marquant de l'embarras.*

J'ai rempli mon message,
Madame..... & le Noraire.... arrive en un
moment.

CYDALISE.

Qu'avez vous?

M. CARONDAS, *montrant Crispin qui
se cache un peu derriere Cydalise.*
Quel est donc cet animal plaisant?

CYDALISE.

C'est un grand Philosophe, il fera de la fête.

CRIS-

CRISPIN.

En vérité... Madame...

M. CARONDAS, à Valere.

Ah! la maudite bête?

Nous sommes découverts.

VALERE.

He! comment?

M. CARONDAS.

C'est Crispin,

Le valet de Damis.

CRISPIN, se relevant,

He! oui, M. Frontin:

Parlez haut; oui, c'est lui.

CYDALISE.

Quel est donc ce ministère?

CRISPIN, en montrant Valere.

Le valet de Monsieur est votre Secrétaire,

Et je me suis servi de ce déguisement,

Pour remettre en vos mains un billet important,

(Montrant M. Carondas.)

Surpris chez ce fripon.

CYDALISE, ouvrant le billet,

Je connais l'écriture;

(A Valere.)

C'est la vôtre, Monsieur.

CRISPIN.

Lisez, je vous conjure,

VALERE, aux Philosophes.

Ah! nous sommes perdus!

F 3

CY-

CYDALISE, *lit baut, mais d'une voix altérée, & qui s'affaiblit peu à peu.*

Je te renvoye, mon cher Frontin, ce recueil
 „ d'impertinences que Cydalise appelle son Livre.
 „ Continue de flatter cette folle, à qui ton nom
 „ savant en impose. Théophraste, & Dortidius
 „ viennent de me communiquer un projet excellent
 „ qui; achevera de lui tourner la tete, & pour le
 „ succès duquel tu nous seras nécessaire. Ses Ridicu-
 „ les, ses cravers, ses....

CRISPIN.

Elle baïsse la voix,
 Et n'ira pas plus loin, a ce que je prévois,

M. CARONDAS.

Ah! traître de Crispin!

DORTIDIUS, à Valere.

L'aventure est fâcheuse,
 Mais nous y sommes faits.

VALERE, *bas.*

Quelle disgrâce affreuse!
 Que lui dire? Sortons.

CYDALISE.

Lisez, Monsieur, lisez;
 Et justifiez-vous après, si vous l'osez
 De vos séductions j'étais donc la victime!
 Et mes yeuz sont ouverts sur le bord de l'abîme!
 Que vous avais-je fait pour me traiter ainsi?
 Allez, & de vos jours ne paraissez ici.
 Votre confusion suffit à ma vengeance.

In-

Ingrats ; d'autres peut-être auront moins d'indulgence.

C'est le dernier espoir de mon cœur outragé :

VALERE, *furieux.*

Ah ! malheureux !

M. CARONDAS.

Voilà nôtre congé.

(Ils sortent.)

CYDALISE.

Les cruels, à quel point ils m'avaient prévenue !



SCÈNE DERNIÈRE.

DAMIS, ROSALIE, CYDALISE,

MARTON, CRISPIN,

CYDALISE.

VENEZ, Damis, venez, je sens que votre
vûe

Me rappelle l'excès de mon aveuglement.

DAMIS.

Les voilà démasqués, l'erreur n'a qu'un moment.
Ils sont assez punis de n'être plus à craindre,
Et ce n'est plus à vous, Madame, de vous
plaindre.

CYDALISE.

A ces homme pervers j'avais sacrifié
Les devoirs les saints, & même l'amitié.

Vous

A 12765

88

LES PHILOSOPHES,

Vous êtes bien vengé! *Ma chère Rosalie,*
Je reconnais mes torts, que ton cœur les ou-
blie;
Je les répare tous en te donnant *Damis.*

DAMIS.

Vous trouverez en moi les sentimens d'un fils.

ROSALIE.

Tous mes vœux sont remplis, le Ciel me rend
ma mere.

CRISPIN.

Moi, j'épouse *Marion* pour terminer l'affaire.

MARTON, *au Public.*

Des sages de nos jours nous distinguons les
traits:

Nous démasquons les faux, & respectons les
vrais.

FIN.

J'ai lû par l'ordre de *Monseigneur le Chan-*
celier Les Philosophes, Comédie; je crois que
l'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce
10 Mai 1769. CREBILLON.

Le Privilège & l'enregistrement se trouvent au
Nouveau Recueil des Pièces de Théâtre François
& Italien.



es ou-

n fils.

rend

aire.

ns les

s les

han-

que

, ce

at au

geois

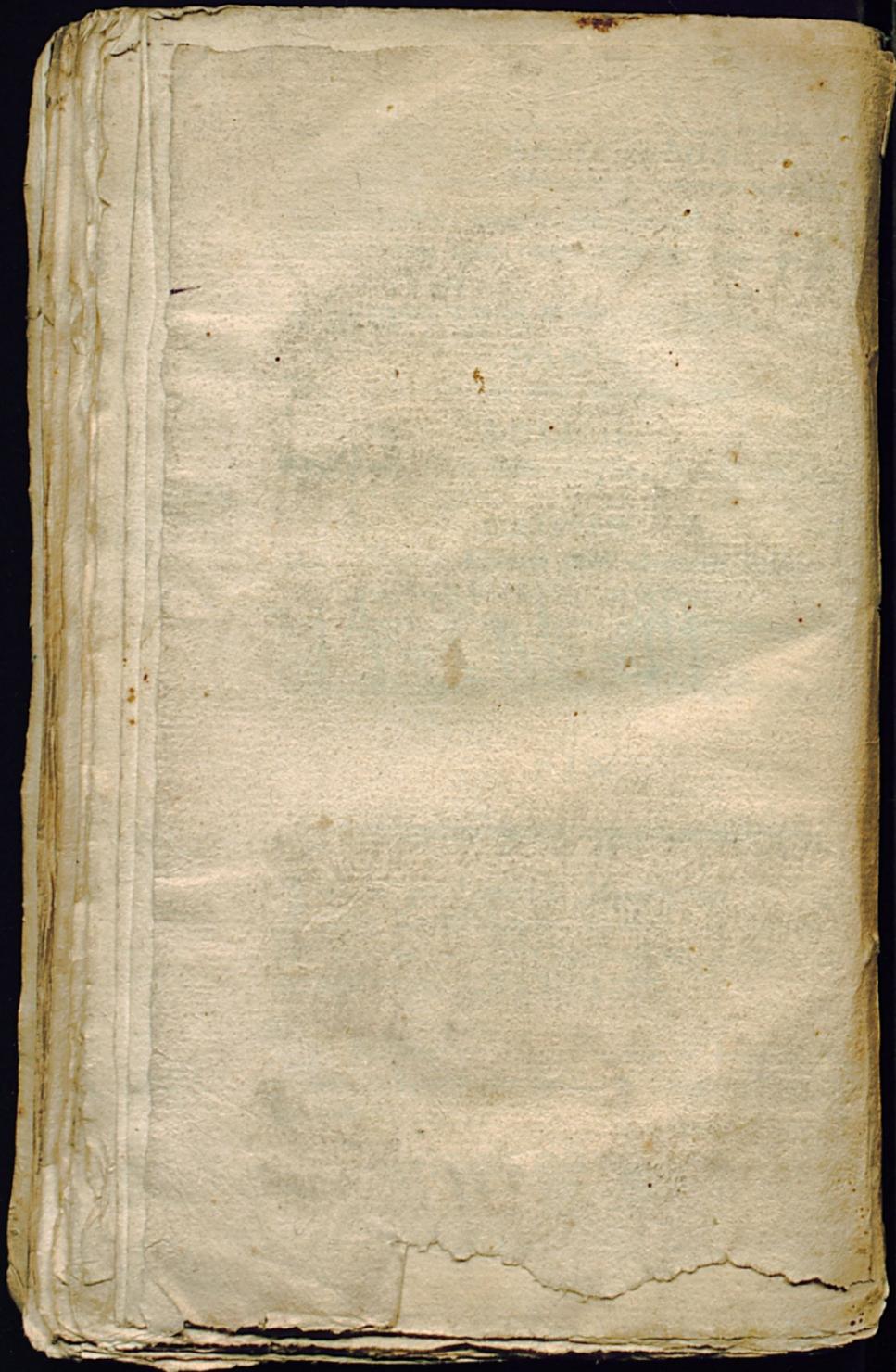
S

MS-112765

DL 4465 o

X 2520795





Inches
Centimetres

Farbkarte #13

B.I.G.

Blue	Cyan	Green	Yellow	Red	Magenta	White	3/Color	Black

ES,

Comédiens
mai 1760.

NOY,

THE

DOR

MA

CRIS

M. PR

M. C.



ces, all-
emple

